

TIT  
IME

3  
2

8





1. A. B. C. ou  
Catechisme, Hist.  
Paris 1731
2. Le petit George,  
Paris 1735
3. Barch Erwerb  
welch die S. frucht  
gottl. wort  
Pzig. Sorau, 1740

LE

PETIT  
GEORGE

EN TOUTES SES  
MANIERES,

TRADUIT DE L'ALLEMAND  
EN FRANCOIS

PAR

ESAÏE VVALCH,

Cand. en droit.

---

à WERNIGERODE

*Imprimé*

*par* MICHEL ANTOINE STRUCK.

MDCCXXXV.



**V**Oici un homme, qui, quoique mal partagé pour tous les dons de la fortune, possède une sagesse, qui est plus estimable, que toutes les prosperitez, un homme, qui fait être également riche, heureux & content parmi la misere de la vie humaine, un homme, qui quoique dedaigné, fait être au point d'honneur, qui, quoique pèlerin dans le desert de ce monde, fait avoir conversation au ciel. Voilà une sagesse, au prix de la quelle la Philosophie des payens n'est qu'une vaine ombre; mais personne n'y peut parvenir, à moins que de craindre dieu, & d'avoir l'honneur d'être au nombre de ses enfans; car ce n'est que par cette crainte, que la véritable sagesse commence, & cette crainte ne commence que par avoir componction de ses fautes passées. Le bon Dieu nous fasse la grace, que nous aspirions à une telle sagesse avec tout possible empressement en implorant sa misericorde, a fin que, pour l'amour de son fils bien aimé, il nous donne le coeur contrit, & plein de repentir, pour que nous obtenions grace & remission, Voilà ce que souhaite de tout son coeur

**L'AUTEUR;**



## AU CHER LECTEUR.

**L**E fameux sieur de Faramond [comme il lui plaît de se nommer] mî en lumiere à Nuremberg chez monsieur Monath en l'an 1719. l'ouvrage du sage & vertueux Epictete in octavo telque deux compagnons à boire les eaux minerales de Schvvalbach, sous les noms deguisez d' Erinzo & de Celiandre, en ont fait tous les matins la lecture, & leurs reflexions là dessus dans un discours formé ordinairement durant leurs promenades indispensablement necessaires à tenir leurs corps dans un mediocre mouvement, suivant les regles prescrites par rapport à l'usage de ces eaux là & comme leurs reflexions, avec le livre d' Epictete même y inseré en bon allemand, donnent bien du plaisir à celui qui le lit, ainsi l'histoire y attachée au sujet du petit George n'en a pas moins donné à plusieurs gens, que même un bon ami, qui a passé long temps d'une certaine cour, l'a donnée sous la

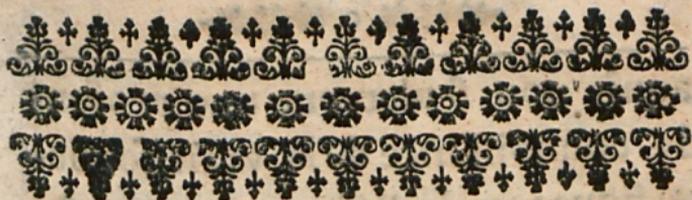
A 2

presse

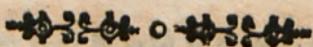


presse comme une chose singuliere. Ne  
 veuille donc pas regarder comme super-  
 flu ce petit George y representé en toutes  
 ses manieres; mais plû tôs le contempler  
 avec plaisir, sans en envier la contempla-  
 tion à d'autres, ce qui sera facile, entant  
 que tu as l'esprit bien disposé, & qu'il  
 n'est tourné, qu'à tâcher de bien vivre,  
 & d'être veritablement conte. Vo-  
 yons quel discours il y a entre Celiandre  
 Erinto, Perianne & le Petit George de-  
 puis la page 194. du livre, dont il a déjà  
 été fait mention dans la preface. Celiand-  
 re. Je suis fort obligé del' amiable  
 communication de la vie d' Epictete, &  
 parce qu'il y a encore quelque reste de  
 temps, je m'en vai montrer un Petit traité,  
 qui m'a été aujourd' huy envoyé, intitulé:  
**LE PETIT GEORGE EN TOUTES  
 SES MANIERES.** Erinto. C'est un  
 drôle de lire, parcourons, s'il vous plait,  
 ce petit ouvrage ne consistant qu'en peu  
 de feuilles. Celiandre Je m'en vai  
 donc prendre cette agreable  
 peine,

Le



**L**E petit George, que voilà représenté à present sur le theatre du monde nâquit en une certaine Province d'Allemangne de pauvres gens de village, dont il reçût peu d'enseignemens en ce qui regarde le christianisme, & leur indigence les empêcha même de l'envoyer à l'ecole; mais malgré sa miserable education, il fût néanmoins si bien empresse, tout jeune qu'il etoit, à s'en aller entendre les sermons, ce qu'il fût avec tant d'attention, qu'il



aquît non seulement une profonde connoissance de la vraie foi be-  
atifique; mais il fît encore tous ses  
efforts pour être actuel chrétien.  
Lorsqu'il croissoit en âge, il fût  
appelé : *LE PETIT GEORGE*; à cause  
qu'il étoit resté fort petit, & pour  
gagner sa vie, il fît tout travail,  
dont il étoit chargé; à faute de  
quoy, il la gagna à filer à la que-  
nouille. Quand il étoit un jour  
en chemin avec des lettres, il entra  
un soir en une auberge, où s'étant  
assis derriere le fourneau, un offi-  
cier, qui y étoit alors présent, le  
regardant, l'aborda avec la deman-  
de de partir avec lui pour Hongrie  
en



à moins qu'il ne voulût, que le feu devorant de la justice de dieu le consumât ; mais au lieu de prêter l'oreille aux remontrances bien intentionnées du pieux George, il continuoit à entasser crimes sur crimes, à tourmenter les habitans des villages circonvoisins, & à faire des extorsions sur eux jusqu' à les ruiner de fond en comble. Or ayant pratiqué ces attentats pendant quelque temps, il fût une nuit surpris en son quartier par quelques Hongrois enragez, qui le traînerent hors du poile, le jetterent de sang froid, malgré ses lamentables cris, dans un fourneau encore ardent, où il perit misérable

ble





il étoit ministre, a traverser toute l'Allemagne, pour y remarquer ce qu'il y auroit de plus considerable, là il reçût avis entr'autres choses de la conduite toute singuliere du Petit George, sa curiosité augmenta jusqu' à le déterminer à se mettre en chemin pour l'aller trouver, il le trouva filant à une quenouille en sa solitude, ce qui donna sujet de former ce discours suivant.



Peri-



**P***Eriandre.* Dieu te saluë.  
*George.* Et vous aussi  
*Per.* Qu'est ce que tu  
fais icy? *Geor.* Je fais  
une chose, que voilà,  
& une chose, que vous  
ne voyez pas *P.* Com-  
ment entends tu cela? *G.* Je file, & voi-  
là ce que vous voyez, je prie dieu, &  
c'est ce que vous ne voyez pas. *P.* Est  
ce que tu pries toujourns dieu en filant?  
*G.* Sans doute. *P.* Comment se peut il?  
*G.* Non seulement il se peut bien; mais  
il est aussi fort facile, & indispensable-  
ment necessaire. *P.* Je m'en vait con-  
vaincre de ton opinion erronée. Te  
voilà à cette heure parlant avec moi;  
com-



comment est ce que tu peux prier dieu en même temps ? G. Si cela ne se pouvoit, je ne vous aurois pas même repondu ; ne voulant pas bien me laisser empêcher pour un petit moment à qui que ce fût, & à quelque point que je l'aimasse, d'invoquer le grand dieu, que j'aime plus que tout le reste P. Je trouve fort estrange ce que tu me dis, & si tu veux, que jet'entende, il faut que tu Parles plus intelligiblement. G. Vous ne pouvez ignorer, qu'il y a deux especes de prières, l'une se peut faire de bouche & de cœur en même temps ; l'autre ne se fait que de cœur, celle-là ne se peut faire à tout temps, mais celle-ci doit être continuelle. Touchant l'oraison menta'e, sachez. que c'est une elevation continuelle de l'ame au Dieu vivant, & un desir ardent de l'epouse spirituelle de son epoux celeste. Voilà pour quoi on ne doit pas se laisser empêcher à ce qui peut interrompre une telle oraison, & cette union perpetuelle avec la majesté divine, non, plus que, tandis qu'on

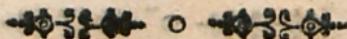
a

a l'usage de la raison, on est resolu de  
 separer temerairement son ame d'avec  
 le corps pour commettre un meurtre  
 sur soi même *P.* C'est á cette heure,  
 que je le comprends, & tant s'en faut,  
 que je puisse te contredire ; qu'au con-  
 traire, je ne puis m'empécher d'avouer,  
 que cela devoit bien se faire tout ainsi  
 que tu dis, pourvû qu'on le pût. *G.* Di-  
 sons plutôt : On pourroit bien, si l'on  
 vouloit. Celui, qui aime dieu, peut  
 non seulement elever toûjours son cœur  
 à lui ; mais il ne peut encore jamais  
 faire autrement, non plus qu'un fidele  
 amant peut perdre de cœur sa fidele a-  
 mante, à quoique ce soit, qu'il soit oc-  
 cupé. *P.* Si cela est, l'homme pourroit  
 se conserver dans l'union avec dieu, en  
 quelque état qu'il soit, par consequent  
 tu n'aurois pas besoin de passer ta vie  
 dans la solitude; mais tu pourrois bien te  
 mêler en ce monde d'une affaire plus  
 importante, que je siler. *G.* Il est bien  
 vrai, qu'un homme, en quelque état qu'il  
 soit, si ce n'est qu'il soit reprochable en  
 soi



foi même, peut être continuellement  
 en conversation avec dieu, toute fois on  
 ne peut nier, que cela est plus facile  
 dans l'un que dans l'autre état, cela étant,  
 celui, que le pere celeste a mis en un  
 tel, où il lui est plus facile à parvenir  
 à la veritable felicitè, n'a pas raison d'en  
 choisir un autre, où il auroit peut être  
 plus de difficultez à franchir. *P.* Voilà  
 ce que tu t'imagines, aimant la solitude,  
 mais pour en concevoir bien tôt d'au-  
 tres sentimens, tu n'aurois qu' à pren-  
 dre une fois un autre parti, & tu ver-  
 rois clairement, que le danger, que  
 court l'ame en d'autres états, fût moins  
 grand, que tu ne le crois maintenant,  
 tu te verrois de plus degagé de la mi-  
 sere de ta vie d' à present, & aurois  
 meilleur temps. *G.* Quel parti voulez  
 vous donc, que je prenne, pour mieux  
 être à mon aise, que je ne suis presen-  
 tement? *P.* Tes paroles font assez con-  
 noitre, que tu es doué de bien de l'é-  
 sprit, tu me parois même infatigable,  
 c'est pourquoi on pourroit encore faire  
 de

de toi tout ce qu'on veut, viens avec moi à la cour, où je ferai en sorte que tu obtiennes quelque petit employ, ce qui pourra te servir d'occasion de te pousser d'avantage; car s'il est permis à un homme d'esprit de mettre le pied sur le premier degré de cour, il est en état de s'avancer de plus en plus. G. Vous voulez donc, que je perde la liberté, pour me mettre dans la servitude? Que tu es stupide! te voilà maintenant miserable esclave, ne pouvant quitter le país, à moins que d'obtenir cette liberté avec de l'argent, si tant est qu'il te soit encore octroyé par un privilege special. G. Cette servitude m'est fort agreable, parce que c'est de plein gré que je travaille à mes superieurs, & que je n'ai pas envie de changer de país, à moins qu'on n'use de force pour m'en chasser; mais il n'en est pas de même de l'esclavage, où sont les courtisans. P. Peut être que ton curé t'a fait accroire, que c'estoit une servitude, que la vie des courtisans, quoi-



quoiqu' il ne s' y soit point connu non plus que toi. *G.* O que non, c'est trop bien, que je m' y entends, c'est pour quoi je ne veux pas le change. *P.* Si cela est, je te prie de me communiquer ce que tu en fais. *G.* Celui, qui veut ou aquerir la grace des princes, ou qui ne voudroit pas bien la perdre; puis- que c'est avec bien de la peine, qu' il l' a aquise, est contraint à parler toujourns ce qui ne les ennuye pas, & à faire tout à leur fantaisie, á faute de quoy, on lui fait mauvais visage pour la premiere fois, pour la seconde, il est rabroué, pour la troisiéme, le congé ne lui manque pas. *P.* Mais il est fort facile à parler toujourns ce qui ne choque pas les oreilles des princes, & à faire ce qui leur plait. *G.* Il seroit bien facile, si les princes aimoient à entendre ce qui est convenable aux maximes du Christianisme, & qu' ils voulussent, qu' on fit ce qui plait á dieu, mais les princes de cette facon sont clair-semés, & craignant de mal choisir, j' aime mieux être cour- tisan



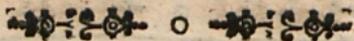
miserable vie. ou plutôt une mort vi-  
 vante, que celle-la? *P.* Il te semble  
 ainsi, ne l'ayant pas encore éprouvé; ce  
 seroit au contraire une mort pour moi,  
 si j'étois nécessité à croupir filant en une  
 cabane solitaire. *G.* Je le crois bien,  
 toute fois je suis vivement assuré, que  
 ma vie est beaucoup plus preferable à  
 celle des courtisans. *P.* Il ne suffit pas  
 de le dire; mais il faut prouver ce qu'  
 on dit. *G.* Il ne sera pas difficile, & je  
 n'ai qu'à parler de ce qui se prati-  
 que ordinairement; car il est hors de  
 doute, qu'il y a encore de bons cour-  
 tisans; mais par ce qu'ils ne Prennent  
 point de plaisir à la mondanité, ce train  
 de vie leur est à grande charge, dont  
 ils souhaitent d'être dispensés à toute  
 heure. *P.* Fais une fois comparaison  
 à toi d'un courtisan, qui, selon toi, n'  
 est pas de la race des craignans dieu,  
 & prouve, que tu es plus heureux,  
 qu'un tel. *G.* Pour vivre à la mode,  
 & pour plaire à d'autres, il faut qu'un  
 courtisan perde le matin beaucoup de  
 tems

temps à se faire mettre en parade ; mais  
 moi, je me lave dans une fontaine claire,  
 & après avoir mis mes simples habits,  
 & mes gamaches, je me peine à plaie  
 en une priere cordiale & fervente au  
 dieu misericordieux, qui m' a recreè par  
 un doux sommeil. Un coutisan est ob-  
 ligé d' entrer dans l' antichambre de  
 son prince, où il passe le temps dans l'  
 oisiveté, & à former de frivoles discours;  
 mais pour mon regard' je me mets  
 tranquillement à ma quenouille en te-  
 nant un discours agreable à mon pere  
 celeste. Un courtisan mange à table  
 de toutes sortes de viandes extraordi-  
 naires, & degoutantes, qui lui font en-  
 fin ; mais trop, tard, soulever le coeur  
 & il sent à ses depens, qu' il s' est char-  
 ge par volupté de plus de choses, que  
 deux estomacs vuides n'auroient été  
 capables de contenir ; mais moi, je  
 mange un morceau de pain & de fro-  
 mage avec le plus grand contentement,  
 & je n' ai pas plûtôt appaisé ma faim,  
 que je cesse. Un courtisan ne peut s'  
 exem-



exempter de se tourmenter à boire les  
fantez, jusqu'à tant que son corps tom-  
be ma'ade, & que son ame se perde  
presque sans ressource ; mais moi. j'  
etanche la soif avec cette eau limpide  
en rendant de tres humbles actions de  
graces à dieu de ce don pretieux, qui  
loin de me faire perdre l'usage de la  
raison, sert à la conservation de ma  
fanté. Un courtisan est tenu de ne  
bouger de table durant quelques heu-  
res, de crainte de déplaire à son prince,  
mais ce n'est que pour perdre le temps,  
& pour abuser des precieux dons de  
dieu ; mais pour mon particulier, je fi-  
nis mon repas tout aussitôt que je suis  
rassasié, pour me remettre à faire quel-  
que chose utile avec mes mains en re-  
merciant dieu de tout mon coeur du pain  
quotidien, quil me fait trouver si bon.  
Un courtisan passe l'après midi à tou-  
tes sortes de divertissemens, sans faire  
reflexion, qu' il lui faille un jour ren-  
dre raison de tout moment mal em-  
ployé ; mais moi, je m'emploie à ce  
que

que ma vocation exige en adressant en même temps mes vœux au dieu vivant ; ne sachant pas, quel moment fera le dernier de ma vie, & n'étant jamais de belle humeur, que quand je parle à dieu. Un courtisan ne peut se dispenser de se remettre le soir a une table tellement chargée de mets, qu'on croiroit, que cela pût suffire pour rassasier de tels hommes, qui n'ont pas même vû une mie de pain, il y a quelques jours, & il s'en va souvent couchér en un temps, que les autres hommes sont sur le point de se relever ; mais moi, je me passe le soir à peu de chose, cela fait, je m'en vai coucher sur la dure, où je dors plus doucement qu'au cun Roi ne le peut sur sa coite remplie de duvets. *P.* Il consiste beaucoup de choses dans l'imagination. *G.* Oui, certes : c'est pour quoi vous vous imaginez, que vôtre vie est plus hûreuse que la mienne. *P.* As tu peut être force argent pour être si content ? *G.* Non, monsieur. C'est pour



pour n'en avoir pas, que je le suis.  
*P.* Est ce gratuitement, qu'on te donne  
 le pain ? *G.* Non, j'en le desire pas,  
 tantque je puis gagner ma vie avec  
 mes mains, quand mon pain est sur  
 son declin, je vends ce que j'ai filé  
 dans cet entretiens, & pour cet ar-  
 gent je reçois de nouveau du pain, &  
 du fromage, à ce compte, ma cuisine  
 est faite. *P.* Tous les hommes ne peu-  
 vent vivre de la même maniere. *G.*  
 Quoiqu'il en soit, c'est tout dire, si c'  
 est moi qui puis vivre de cette facon,  
 voire même, je rends graces à mon  
 dieu de m'avoir fait naître si pauvre, &  
 de si bas lieu en ce monde. *P.* C'est, ma  
 foi, une oraison estrange. *G.* Ce n'est  
 que dans les oreilles de ceux, qui ne  
 connoissent pas la vraie felicité. *P.* En  
 quoy est ce que consiste la vraie feli-  
 cité ? *P.* C'est dans la tranquillité de  
 l'esprit. *P.* Comment est ce qu'on peut  
 l'aquerir ? *G.* En s'unissant à dieu.  
*P.* Tu pourrois jouir du même calme,  
 quand même tu quitterois la solitude  
 pour

pour t'enfoncer plus dans le monde.  
*G.* Foin de vôtre monde, gardez le  
 pour vous même. *P.* Que tu es sin-  
 gulier en tes opinions? ne vaudroit  
 il donc pas mieux, qu'on te fit honneur  
 en ce monde, que d'être in connu  
 par tout. *G.* L'honneur mondain est  
 d'une nature bizarre. Les hommes ne  
 se font honneur les uns aux autres,  
 que pour leurs interêts, ou à cause,  
 qu'ils se craignent. Si cen'est dans  
 la pieté, que consiste nôtre honneur,  
 ce n'est que dans la honte, qu'il con-  
 siste. Combien y a-t-il de mechans  
 honorez par dehors, dont on dit en  
 soi même, qu'ils ne meritent pas le  
 moindre honneur, delà vient, que leur  
 fortune n'a pas plûtôt changé de face,  
 que tout le monde les regarde avec  
 dedain. Un homme, qui cherche sa  
 felicité dans l'honneur mondain, n'est  
 il pas continuellement en grande pei-  
 ne, craignant, que cette vaine fumée  
 ne se dissipe? *P.* Toi, qui n'as point  
 d'honneur, ne peux courir risque de  
 le



le perdre. G. J'en ai assez, étant enfant de dieu, & n'y ayant personne, si ce n'est dieu, qui m'ait donné cet honneur, les hommes ne peuvent m'en priver. N'avez vous point encore vû de courtisan, devant qui il ne s'en soit guères salu, qu'on ne se fût mis à genoux par reverence, & qui, peu de jours après qu'il est peut être tombé en disgrâce, ait été traité si meprisamment, qu'en sa présence, on n'a presque plus ôtè le chapeau ? Tout le monde fuit ensuite de tels courtisans disgraciez, comme infects, & en effet, le reste des courtisans craint d'être infecté par la disgrâce arrivée à celui-là, P. Celui qui sert fidelement son prince en sera bien gardé, G. O, mon chér ami ! le plus fidele à servir son prince est le même, qui a raison de craindre la disgrâce ; car la plus part des ministres cherchant leurs interêts, flattent le prince, au lieu de lui dire la verité, de là vient, que c'est d'un côté avec peine, qu'il entend un fidele serviteur,

viteur, de l'autre, les autres ne tardent pas à le persécuter cruellement en le calomniant, pour qu'il refuse de conspirer avec eux, & ayant raison d'appréhender, que, s'ils ne l'éloignoient, il ne desabuse le prince avec le temps, & que par conséquent ils ne perdent leur profit illicite, *P.* Je ne scaurois m'empêcher de m'étonner de toi, & je croirois presque, qu'il y eût de la force-lerie en ce que tu parles de tant de choses, qu'il me semble être au dessus de ton esprit. *G.* N'en soyez pas surpris; mais croiez fermement, que plus on fait de progrès dans la connoissance de dieu, plus on en fait dans celle du contraire; assavoir : du monde. Ne suis je donc pas plus heureux dans le service de mon dieu, que le plus grand courtisan du monde, servant un tel maître, auprès de qui personne ne peut me calomnier, d'autant ; moins, que c'est le scrutateur des cœurs ? O que les hommes sont inconstans en leur grâce, amour, faveur & bien veillance!

B

&amp;

& qu'ils font faciles à oublier aujourd' huy ce qu'ils nous promirent hiér avec tant de sermens! P. Tu ne veux donc rien chercher en ce monde? G. Non, monsieur, Je veux garder ce que je tiens, savoir: mon dieu, celui, qui trouve ce qu'il a cherché dans le monde, a cherché, & trouve ce qu'il va perdre; au contraire celui, qui cherche dieu, ne le trouve pas seulement; mais le garde aussi éternellement. P. N' apprehendes tu donc pas de tomber un jour malade, & d'être alors hors d'état de gagner ta vie à filer? G. que vôtre demande est ridicule! n'avez vous donc pas appris de moi que je possède dieu, qui ne me laisse manquer de rien; parce que c'est le maître absolu du ciel, & de la terre? c'est une verité constante, qu'on ne possède pas plutôt dieu, que les peines & les inquietudes pour la nourriture s'évanouissent, & l'on dort tout doucement, tandis que les mondains se jettent dans leurs lits d'un côté & d'autre

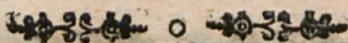
autre tous tourmentes de la faim de richesses. *P.* Toute fois l'homme voudroit bien être propriétaire de quelque chose. *G.* Ne suffit il donc pas de posseder dieu ? ce n'est, qu'une chose imaginaire, qua la propriété en ce monde, & occasionne de se mettre en peine, & en inquietude, par exemple: Un riche seigneur cultivant, & plantant un jardin de plaissance, est nuit & jour en peine de ceque le jardinier ne neglige rien, & s'il y est peut être omis une chose necessaire à l'entretien, & la melioration de son jardin, il enrage en sa peau, quoi qu'il n'y vienne peut être pas lui même, si non tout au plus deux à trois fois par an; un étranger peut au contraire y aller tous les jours pour Peu d'argent, ou même gratis, y jouir de mille plaisirs sans aucun soin, & plus parfaitement, que le propriétaire lui même, Il en est presque de même de toutes les choses du monde. *P.* Sais tu lire, & écrire ? *G.* Ni l'un, ni l'autre. *P.* Ne voudrois tu donc pas  
B 3
bien

bien le savoir ? G. Si l'on me l'eut en  
 feigné en ma jeunesse, j'en serois bien  
 aise ; mais ne le sachant pas maintenant,  
 je ne le suis pas moins. P. Comment  
 entends tu cela ? G. Je n'ai plus que  
 faire de lire, & d'écrire, & ayant un  
 livre, où je m'occupe jour nellement  
 à lire, non pas par le moyen des lettres ;  
 mais beaucoup plus savamment. P. Tu  
 uses encore de paroles abstruses, que  
 je ne sçauois t'entendre G. J'ai oui  
 dans les predications, en quoi cnsiste  
 la vraie foi beatifique, & ce qu'il faut  
 pour vivre selon dieu & raison, ce que  
 j'ois encore toutes les fois, que je vai  
 au sermon ; mais le livre où j'ai cou-  
 tume de lire, d'ft celui de la nature,  
 qui se presente à mes yeux en toutes  
 les creatures, & où je confidere avec  
 une profonde reverence la toute pu-  
 issance, la benignité, & la misericor-  
 de de dieu. Cette toute puissance,  
 & cette benignité éclatent par tout  
 en ses creatures, en quelque endroit  
 qu'on porte la vûë. Celui, qui sou-  
 haite



où je puis apprendre tout ce qu'il me faut sçavoir. *P.* N'as tu donc pas envie d'être en quelque compagnie. *G.* Si j'avois occasion de converser avec des enfans de dieu, j'en serois bien aise; mais étant privé de ce plaisir là je ne l'en suis pas moins, pouvant toujourns jouir de la compagnie de dieu, qui est la meilleure. *P.* Toute fois il y a du plaisir à frequenter toutes sortes de monde. *G.* Je ne saurois comprendre en quoy puisse consister le plaisir de hanter les compagnies des mondains, n'ignorant point, que ceux, qui s'y engagent souvent, ne peuvent s'empêcher eux mêmes d'avouer, que c'est rarement, avec contentement, que les grandes assemblées s'écartent; car il y a beaucoup de monde, qui se rend visite; mais fort peu, qui se veut du bien, la plus part des hommes s'entretiennent de vains discours ou scandaleux, ou prejudiciables a l'absent. C'est de façon qu'on procede ordinairement, que dieu demandera un jour grande raison de tout temps

temps perdu, outre cela, l'envie, la  
 jalousie & les calomnies se mêlent tou-  
 jours parmi les compagnies. En  
 prenant congé ; on fait les ceremonies  
 les plus obligeanes de maniere qu'on  
 croiroit, qu'il y eût eu la quintessen-  
 ce des amis les plus affidés ; mais à  
 peine est on chez soi, qu'on se met  
 à parler dedaigneusement des uns &  
 des autres, en trouvant à redire le  
 plus prejudicialement tantôt dans les  
 paroles, tantôt dans les habits, tan-  
 tôt dans l'air de corps & d'action de  
 chacun. *P.* Ce n'est pas à beaucoup  
 près si mal, que les compagnies se  
 traitent. *G.* Si est ce que c'est dans la  
 plus part ; c'est pour quoi je ne suis  
 nulle part mieux à mon aise, que dans  
 la compagnie de dieu, que je trouve  
 dans l'agreable solitude. *P.* Mais le  
 temps ne te dure-t il pas. *G.* Je suis  
 surpris de vôtre demande, venant de  
 dire, que je suis à tout temps dans  
 la compagnie de dieu. Comment  
 est ce qu'il pourroit me durer, tandis  
 B 4 que



que l'aimable dieu demeure chez moi ?  
 une heure parmi les troubles du monde  
 me dureroit plus long temps, qu'  
 une année dans la tranquillité de ma  
 solitude. *P.* Il faudra donc, que je te  
 laisse ici. *G.* Vous ferez bien ; car  
 dans le monde on ne sauroit plus que  
 faire de moi, qui ne fais plus m'ac-  
 commodér à sa mode. *P.* à dieu. *G.*  
 Dieu vous accompagne mais cela  
 ne se pourra faire, qu'à moins que  
 de mourir au monde, & de  
 vivre à dieu.

FIN.



Celi-

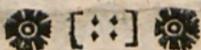


**C**Eliandre. Jus qu'ici va ce  
petit traité. Erinto. C'est  
avec beaucoup de plaisir, que  
j'ai ecouté, & je souhaiterois, que  
nous n'en fussions pas encore si tôt  
parvenus à la fin. Cel. C'est aussi  
à moi, qu'il a bien plû, & je crois,  
que celui, qui est venu à un tel  
point, que l'est le petit George, est le  
plus heureux de tout le monde. Er.  
Le bon dieu nous fasse sa grace,  
que nous renoncions entierement au  
monde de bouche, & de cœur, pour  
plaire à lui seul. Cel. J'aplaudis  
plei-





Celui, qui soubaite de mener une  
vie heureuse, & de passer ses jours  
dans les delices, garde sa langue  
dumal, & ses levres de parler  
faussement, qu'il se desiste de mal  
faire, qu'il fasse bien, cherche la paix  
en la pourchassant.



Vers. I.

**V**A t'en, o monde, tu es vain,  
Avecque tout ton train,  
Va t'en avec ta pompe;  
Car tu les ames trompes.  
Je sçai, que tes richesses,  
Ta volupté me blessent,  
Va t'en, o vanité!

Dore-

Dorenavant, dorenavant,  
F'irai au plus solide.

Vers. II.

Je sai, je sai je sai, que ta beauté  
N'est que de la fumée.

Je sai, que tu n'aspire,  
Qu'à ce qui l'ame attire,  
Sans craindre la colere

De dieu, ni son tonnerre,  
Pourquoy plus long temps  
Rester dedans, rester dedans ?  
Passons, passons plus outre.



37  $\frac{8}{R, 8}$

AB: 37  $\frac{8}{R, 8}$

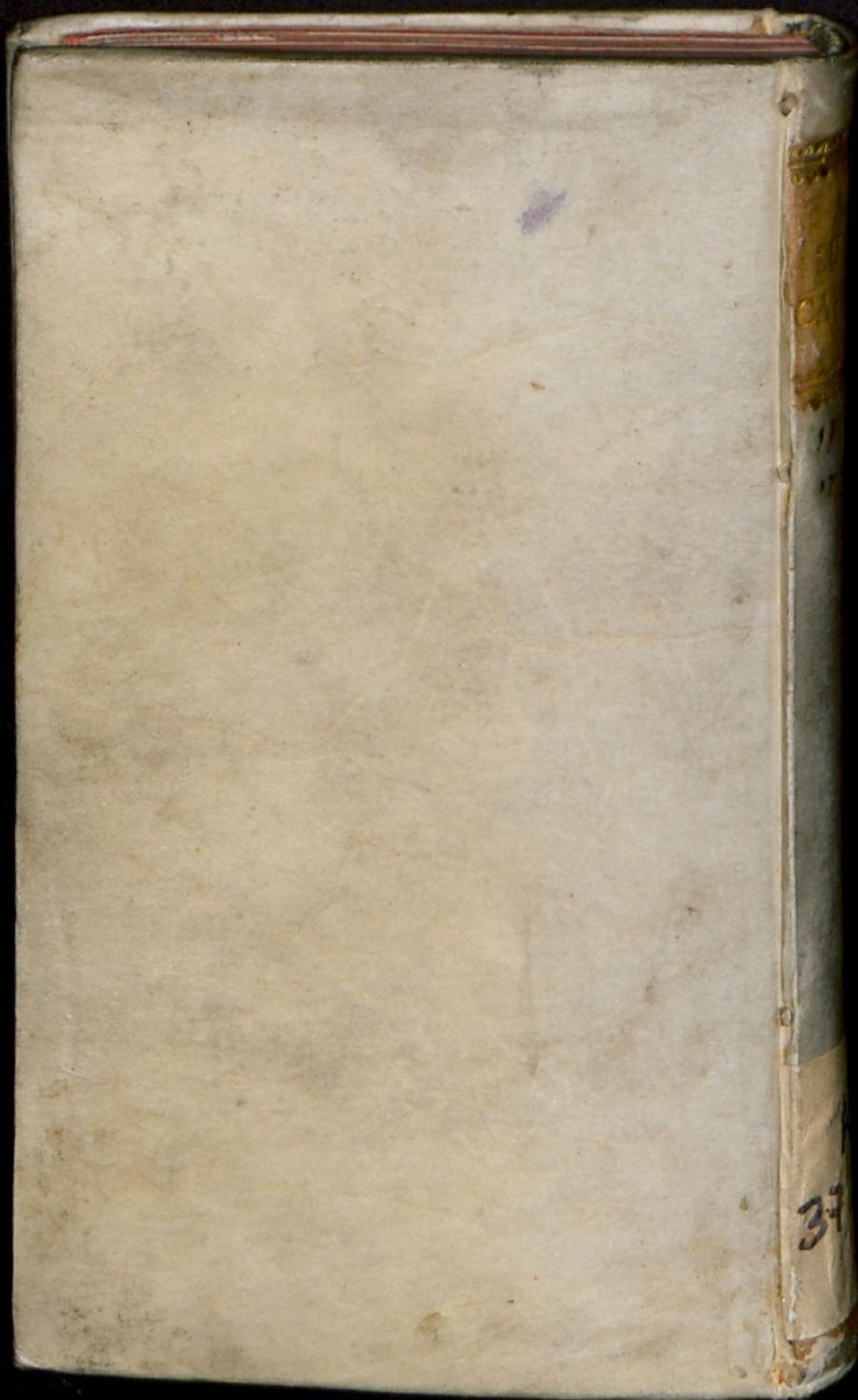
ULB Halle 3  
003 883 582

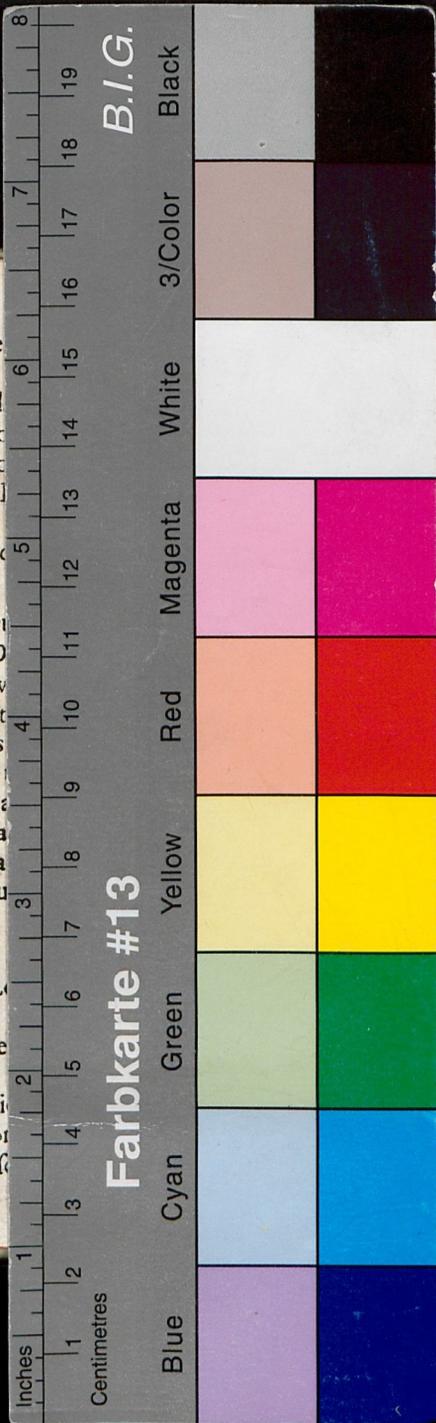


Sb.

14/2. 150.







LE  
PETIT  
GEORGE  
EN TOUTES SES  
MANIERES,  
TRADUIT DE L'ALLEMAND  
EN FRANCOIS  
PAR  
ESAÏE VVALCH,  
Cand. en droit.

---

à WERNIGERODE  
*Imprimé*  
par MICHEL ANTOINE STRUCK.  
MDCCLXXXV.